DISCOURS

PRONONCÉS A

L'INSTALLATION

DE M. A. MICKIÉWICZ

COMME PROFESSEUR ORDINAIRE DE LITTÉRATURE LATINE
DANS L'ACADÉMIE DE LAUSANNE.

le 26 juin 1840.

PAR

MM. DE LA HARPE, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;
C. MONNARD, RECTEUR DE L'ACADÉMIE.
A. MICKIÉWICZ, RÉCIPIENDAIRE.

LAUSANNE,
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX,
ÉDITEUR.

1840.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

Monsieur le Professeur,

Soyez le bien-venu au milieu de nous.

Si vous n'avez pas trouvé un peu restreinte la sphère d'activité que vous offre l'enseignement de la littérature latine à l'Académie de Lausanne, nous, représentant l'opinion du pays et de son intéressante jeunesse, électrisée déjà par vos excellents cours de l'hiver dernier, nous ne pouvons que nous féliciter de la détermination que vous avez prise, de venir habiter cette terre de liberté.

Vous y serez accueilli comme un des fils de la pàtrie.

Nos enfants, nos neveux, vos élèves, chercheront à mériter votre bienveillance et votre affection, trop heureux s'ils réussissent, non à vous faire oublier l'héroïque Pologne, mais à vous faire considérer notre canton comme un asile de paix et d'indépendance scientifique.

Leurs parents verront en vous l'homme qui doit initier la génération nouvelle dans la connaissance des beautés de la littérature du plus grand peuple de l'antiquité : ils ne tarderont sans doute pas à se réjouir des progrès de leurs fils.

Les études classiques ont constamment été indispensables, dans toutes les branches relevées des connaissances humaines. « Elles ont, » avec les arts libéraux en général, comme le » dit Cicéron [1], un lien commun, et constituent pour ainsi dire une seule famille avec » eux. »

Ainsi le médecin, le jurisconsulte, le philosophe, l'explorateur de la nature, le ministre de la religion, tout homme qui aspire

[1] Cicéron, Pro Archia, chap. II.

à un développement scientifique, doit préliminairement se familiariser avec la langue des beaux génies de l'antiquité.

Celui qui cultive la littérature par goût seulement, ou même par simple délassement, ne peut se passer de ces études. Elles font le bonheur de la vie entière.

« Les lettres nourrissent la jeunesse et ré-
» créent l'âge mûr; elles sont l'ornement de la
» prospérité, et nous offrent un refuge et des
» consolations dans le malheur; elles nous
» réjouissent à la maison, et ne nous impor-
» tunent jamais au dehors; elles abrègent nos
» veilles, nous accompagnent dans nos voya-
» ges et nous suivent aux champs [1]. » Ces paroles du grand orateur romain, que vous avez si bien peint dans vos précédentes leçons, résument tout ce que l'on peut dire sur la nécessité de fortes études, et singulièrement de la littérature latine, d'où la nôtre est issue en grande partie du moins.

Mais si ces vérités sont de tous les temps, elles reçoivent un degré d'évidence de plus encore de celui dans lequel nous vivons.

Chaque siècle en effet a ses tendances et

[1] Cicéron, Pro Archia, chap. VII.

son caractère particulier : ainsi dès la fin du quinzième et pendant le cours du seizième, l'on n'entend parler que de découvertes aventureuses, de la lutte et de l'émancipation des croyances religieuses; le dix-septième est signalé par l'éclat que le règne de Louis XIV répand sur l'Europe entière; au dix-huitième, c'est le doute, l'incrédulité, un certain relâchement de mœurs qui dominent; relâchement bien éloigné de nous par bonheur, et qui accompagne ordinairement le mépris des choses saintes.

Le dix-neuvième siècle suit une voie inconnue ou à peu près, jusques à lui; c'est celui de la production matérielle sans mesure, de la rapidité des transports, de l'impatience des esprits. le siècle du mécanisme, en un mot. On ne s'informe guères d'un homme, s'il a de l'esprit, de l'instruction; s'il est littérateur ou savant, mais s'il construit au mieux un chemin de fer ou une machine à tisser; et s'il s'est enrichi dans sa nouvelle industrie.

On ne demande point s'il est philosophe ou poëte, mais combien de malheureux parias il nourrit dans ses opulentes manufactures, en leur donnant juste de quoi les empêcher de mourir de faim, gardant tout le reste pour lui.

Je ne prétends point faire le procès à ces prodiges d'industrie ; mais je les crois trop exclusifs et il me paraît nécessaire de donner à cette direction exagérée un contre-poids, sous peine de voir bientôt l'esprit humain se déformer, s'abâtardir et se ravaler insensiblement à de simples opérations pratiques et routinières. Ce contre-poids ne peut se trouver que dans de vigoureuses études littéraires et scientifiques. C'est en fixant l'attention de la jeunesse sur les profondes pensées des beaux génies, qu'on la relève à ses propres yeux ; c'est en l'initiant aux secrets de l'art, c'est en lui faisant aimer la morale, la vertu, et détester le vice, que le poëte, l'historien, le philosophe créent de bons citoyens et forment des hommes meilleurs. C'est en entretenant le feu sacré des hautes connaissances, que le savant, non-seulement empêche qu'elles ne se perdent dans une monotone pratique, mais fait sans cesse de nouvelles et grandes découvertes.

Par ces communications avec les illustres morts, les vivants, les jeunes hommes surtout, s'identifient avec cette éminente pensée morale et religieuse, que notre destination sur cette terre n'est pas seulement de modifier la matière, mais consiste avant tout à nous

rapprocher de notre Créateur par la culture de l'étincelle céleste qu'il a mise en nous, c'est-à-dire par le perfectionnement et la purification de notre intelligence.

Dans vos entretiens avec la jeunesse, vous ne perdrez pas de vue ce point élevé et dominant de tout bon système d'éducation; ainsi vous ouvrirez son cœur aux plus douces émotions en lui expliquant Virgile.

Juvenal sera le fer brûlant avec lequel vous stigmatiserez toutes les turpitudes de la débauche et de la corruption.

Avec Horace, vous aiguiserez l'esprit de vos élèves : ils puiseront chez cet aimable auteur des leçons de goût et la connaissance du cœur humain.

Vous leur donnerez des leçons de patriotisme en racontant la vie de Cicéron, et des leçons d'éloquence en montrant le consul écrasant le coupable Catilina de sa foudroyante parole.

Tacite, grâces à vous, deviendra par la suite le manuel du magistrat, de l'homme public : son énergique indignation contre l'arbitraire, les cruautés, les infamies de toute espèce des empereurs et de leur entourage, sera le meilleur cours de politique

libérale que notre jeunesse puisse recevoir.

C'est, monsieur le Professeur, dans la conviction de voir bientôt se réaliser toutes ces espérances au profit de mes chers et bien-aimés jeunes compatriotes, que je me hâte de vous remettre le brevet de votre nomination, en faisant bien des vœux pour que vous en jouissiez de longues années, vivant heureux dans notre bonne patrie suisse.

DISCOURS

PRONONCÉ A

L'INSTALLATION

DE

M. MICKIEWICZ,

PAR

Ch. Monnard,

RECTEUR DE L'ACADÉMIE.

Monsieur et très cher collègue,

C'est un beau jour pour l'Académie de Lausanne, que celui où elle voit s'asseoir au milieu d'elle le poëte dont la renommée rivalise avec celle des Gœthe et des Byron. Il est donc bien vrai qu'elle peut écrire sur la liste de ses membres le nom si envié d'*Adam Mickiéwicz,* qu'elle peut vous donner, monsieur, un titre qui n'ajoutera pas à votre gloire, mais qui fera rejaillir sur elle-même un vif éclat! Ce n'est donc pas un rêve troublé par

la crainte du réveil ! Depuis plusieurs mois le désir de vous retenir et l'appréhension de vous perdre ont déroulé au fond de nos âmes tout un drame d'espérances et de craintes. Vous l'avez ignoré peut-être, à moins que vous ne l'ayez compris par l'empressement de l'Académie à demander votre vocation, par l'empressement éclairé du Conseil d'Etat à vous l'adresser avec toute l'instance que la loi prévoit et permet, enfin par la joie de la jeunesse studieuse à la nouvelle de ce double fait, bientôt couronné par un événement, votre acceptation.

Votre nom, monsieur et cher collègue, est un riche tribut que vous accordez à nos institutions ; nous le recevons avec respect et avec reconnaissance. A lui seul il constituerait en notre faveur un bienfait hors de prix; mais on vous demande et vous rendrez d'autres services encore : dans un pays aussi profondément républicain que le nôtre, ne pouvant exiger l'égalité du talent ou du génie, on exige une sorte d'égalité dans l'activité matériellement appréciable , et l'on semble craindre que la gloire ne soit une sinécure. Mais vous ne l'entendez pas ainsi : le dévouement que vous apportez à l'enseignement de la littéra-

ture latine, la solidité du savoir, l'étendue des recherches, les vues élevées et ingénieuses tout ensemble, les heureux rapprochements entre ces littératures diverses qui vous sont familières, la pénétration intime dans la vie des peuples, l'intuition profonde de l'âme de toute chose, coup-d'œil du grand poëte, tous ces mérites ont fécondé les leçons dont le charme et l'utilité attirent et captivent un nombreux auditoire.

Il semble au premier coup-d'œil qu'une littérature renfermée dans des bornes circonscrites et immuables, n'offre pas un champ assez vaste à la pensée moderne, à un esprit que son essor a porté plus haut et plus loin; mais quel est le champ dont le génie ne recule les limites et que sa main ne fertilise? Il s'en faut d'ailleurs que la littérature latine, dédaignée pendant un temps par les prétentions d'une mode littéraire, resserre dans un espace étroit les recherches du savant ou les élucubrations du penseur. Les Romains, il est vrai, n'étaient rien moins qu'un peuple de littérateurs et d'artistes. Dans la plus belle époque de leur culture intellectuelle, ceux qui se placèrent au premier rang convinrent, sans effort et sans fausse modestie, de la su-

périorité d'autres peuples et surtout des Grecs:

Grajis ingenium, Grajis dedit ore rotundo
Musa loqui,

dit Horace (*A. P.* 323, 324), le plus heureux rival de la poésie grecque, et jamais Virgile n'a écrit de vers plus inspirés que ceux où il célèbre ce génie des beaux-arts et de l'éloquence qui, bien mieux dans Athènes qu'à Rome, plaidait une cause, animait le marbre et donnait à l'airain la mollesse des formes et l'âme qui respire. (Enéide VI, 847-849.)

Mais il y avait de la fierté dans cette abnégation ; l'humilité hautaine du poëte revendique pour Rome, comme compensation des lauriers du Pinde, l'empire des nations, la pitié pour les vaincus, la victoire sur les superbes. Tel fut, en effet, le caractère du peuple romain, peuple d'action plus que de méditation, peuple de guerriers et non de philosophes ou de poëtes, peuple dont les jeux même étaient des combats, qui préférait le sang des gladiateurs aux émotions de la tragédie, et pour qui le plus beau spectacle était le triomphe. On ne doit pas s'étonner qu'une nation forte et concentrée dans une idée grande et conquérante ait longtemps vécu sans avoir une littérature, à moins qu'on ne veuille ap-

peler de ce nom la littérature latente que la science ingénieuse de Niebuhr a soupçonnée dans les anciens temps de Rome, mais dont elle n'a pas encore produit un autre document que l'histoire de Tite-Live.

Lorsque la pensée, à qui demeure toujours la dernière victoire, vient à dompter des forces matérielles si puissantes, et qu'elle met un peuple toujours armé en contact avec un peuple riche des productions de l'art et du génie, il prendra peut-être celui-ci pour modèle, il adoptera quelques formes étrangères, il imitera. Mais sa nationalité sera trop forte, son intelligence trop constamment trempée aux sources d'une vie énergique, pour qu'il se réduise au rôle de copiste; sa vigueur fera son originalité. Nous venons de résumer d'un mot la tardive histoire littéraire des Latins. On a souvent exagéré les emprunts faits par eux à la Grèce; la littérature de Rome n'est pas un calque, elle est la littérature de Rome. Les maîtres du monde plagiaires! La nature s'y serait opposée. Trouvez-vous, par exemple, dans les *Travaux et les Jours* d'Hésiode, prétendu modèle des *Géorgiques,* quelque chose qui ressemble à la poésie militaire du plus parfait des chefs-d'œuvre de la latinité? N'est-

ce pas pour accoutumer les vétérans de Pompée et de César et les soldats d'Auguste aux travaux pacifiques des champs, qu'une muse toute romaine, le casque sur la tête et le glaive dans la droite, leur montre dans le travail une conquête de l'homme sur la terre, dans la bêche et la serpe des armes, dans les plantes parasites des ennemis, chez les animaux des haines, des rivalités et des combats[1]? N'est-ce pas pour donner le change au patriotisme belliqueux des légionnaires cicatrisés qu'il leur rappelle, au milieu des campagnes couvertes de blé, le sang dont ils ont inondé d'autres plaines?

Scilicet et tempus veniet, cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.
I, 493-497.

L'*Enéide* aussi, que l'on regarde assez généralement comme une pâle copie des poëmes d'Homère, n'en diffère pas seulement du tout au tout par ses imperfections, mais encore par son caractère. Si les imperfections appar-

[1] Voyez entr'autres *Georg.* IV, 67-87.

tiennent au poëte qui, mourant, condamna son épopée au feu, le caractère est celui de Rome. Une teinte le plus souvent sombre, la guerre, le bruit des armes, la gloire militaire ou dominatrice des Romains, voilà ce qui a remplacé cette sérénité de jeunesse, cette variété de la nature qui nous charment dans Homère, et même l'allure plus juvénile de ses héros et de leurs exploits.

En dépit des parallèles convenus entre les poëtes, les historiens et les orateurs des Grecs et des Latins, quelque analogie de style n'efface pas les différences fondamentales. Salluste est Romain par la philosophie historique non moins que par le langage; Tite-Live fut, selon l'expression d'Auguste, le dernier Romain, et la poésie lyrique de cet Horace si versé dans la littérature grecque, qu'il conseillait d'étudier nuit et jour [1], n'a guère de rapport avec celle de Pindare; les passans qui se le montraient en chuchottant son nom, admiraient en lui non-seulement le poëte, mais encore le poëte romain :

[1] Vos exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna.
A. P. 268, 269.

monstror digito prætereuntium
Romanæ fidicen lyræ.
L. IV, O. III, 22, 23

S'il rendit la satire enjouée, chez les autres satiriques elle fut plus souvent grave, âcre, belliqueuse, parce qu'elle était toute romaine, comme le dit Quintilien [1], les Grecs n'en avaient point laissé de modèle; si Caïus Lucilius, qui n'ouvrit pas la carrière, comme on l'a souvent répété pour avoir mal compris ce qu'en disent Quintilien et Pline le naturaliste [2], si cet ami de Scipion l'Africain et de Lélius porte dans la satire l'humeur railleuse dont il assaisonnait la familiarité de son commerce avec ces hommes célèbres, ce qui caractérise plus encore ses nombreux fragmens, c'est une rude franchise. A peu d'exceptions près, depuis les vers si parfaitement romains d'Ennius jusqu'à la prose de Tacite, sans modèle, quoi qu'on dise, sortie tout armée du fond d'une âme ulcérée par la tyrannie, quelque part que vous frappiez sur la littérature

[1] « Satyra quidem tota nostra est. *Instit. orat.* l. X, c. 1.

[2] *Quintil.* l. c. : « In qua (satyra) *primus* insignem laudem » adeptus est Lucilius. » Il s'agit dans ce passage et dans le suivant, du commencement de la gloire et non du commencement du genre. *Plinius, Natural. Hist.* l. I, Præfat. : « Quod si hoc Lucilius qui *primus* condidit stili nasum, dicendum sibi putavit. »

de Rome, vous croyez entendre le son du fer. C'est que nécessairement la force d'un peuple passe dans ses écrits et le principe de sa vie anime ce résumé de l'existence nationale qu'on appelle la littérature.

Dans vos leçons, monsieur, vos auditeurs, et surtout les plus avancés ou même les plus savants, ont admiré la parfaite intelligence de ce génie du peuple romain qui a fait son histoire et ses chefs-d'œuvre littéraires; vous savez initier vos élèves dans les mystères primitifs de la nationalité, et faire pénétrer des rayons de lumière dans les profondeurs de l'âme de cette Rome

Veuve d'un peuple-roi, mais reine encore du monde,

par ses grands écrivains et par sa langue originale ou transformée. « Le génie sait tout, » disait une femme d'esprit; et, pour compléter l'application de ce mot, nous ajouterons : « le grand poëte comprend tout. »

S'il fallait une autre preuve encore de l'originalité des lettres romaines, digne objet des méditations d'un esprit supérieur, nous la trouverions, après leur caractère intrinsèque, dans l'ascendant qu'elles ont exercé. Loin de nous la propension à vanter le saint du jour

[1] *Gilbert.*

aux dépens des autres! loin, bien loin de nos pensées et de nos affections d'immoler à l'honneur de Rome aucune des parties de la gloire littéraire de la Grèce! mais par l'étendue et la durée de la domination des Romains, que leur législation a continuée après eux, ou par l'analogie de la culture romaine avec celle de notre Occident, ou par la parenté de la langue latine avec les idiômes d'une grande partie de l'Europe, ou par l'empire pontifical de la Rome du moyen-âge, ou enfin par l'action de toutes ces causes réunies, la forte littérature des Romains est devenue, avec le christianisme, la principale école de la culture européenne. C'est de là essentiellement que sont sortis les hommes vigoureux par le talent, par la pensée, par le caractère, qui ont consolidé, régénéré, illustré l'Etat, l'Eglise, la science et les lettres. Pendant une longue suite de siècles la langue latine fut la seule dépositaire des idées des penseurs, des recherches des savants, et même des confidences et des effusions des âmes tendres ou sublimes. Bien plus, depuis que la poésie eut élevé les jargons vulgaires au niveau des besoins de l'esprit, le latin resta fort longtemps encore une langue privilégiée, et jusque dans le seizième

siècle nous la voyons servir à la composition d'ouvrages du premier ordre, sérieux ou plaisants, et à ces correspondances immenses qui furent les journaux de l'époque. La saveur et la salubrité de tant de fruits attestent la vigueur native de cet arbre de la science.

Vous ne vous contenterez pas, monsieur et cher collègue, de considérer la vie littéraire des Romains dans ses rapports divers avec leur vie politique, et d'en embrasser l'étendue et la profondeur. Vous planerez plus haut, et, chantre glorieux de la liberté moderne et de la civilisation chrétienne, prophète de l'avenir de la société, guide d'une jeunesse républicaine, vous lui apprendrez à juger selon la rigueur de la vérité le patriotisme égoïste des Romains, leur liberté oppressive, la place faite dans leur état social à l'esclavage, partout l'intérêt national et nulle part celui de l'humanité, la cause de Rome ne s'élevant pas encore à la hauteur d'une cause commune des peuples, au-dessous de l'Olympe, que la politique peupla de tous les dieux vainqueurs ou vaincus, Rome la seule vraie idole de Rome.

Si nous n'avions pas un gage de la hauteur de vos principes, de la générosité de vos sen-

timents, de votre libéralisme compréhensif et civilisateur dans ces chants immortels qui consolent l'exil, relèvent le courage souffrant et font espérer en l'avenir du genre humain, nous trouverions la preuve de la largeur de vos idées et de votre âme dans votre foi à la république des lettres. Ni les sollicitations les plus honorables, ni les séductions du plus vaste et du plus brillant des théâtres littéraires, ne vous ont détourné d'accepter parmi nous une position plus humble et de plus rudes conditions de travail. Loin de vous plier à ce despotisme de centralisation qui change la république des lettres en monarchie, vous avez honoré par votre dévouement à nos institutions, la croyance qu'aucune province du domaine de la pensée ne peut être mise à l'interdit. Pour un dévouement si noblement entendu, monsieur et cher collègue, comptez à jamais sur notre reconnaissance, qui puisse-t-elle vous offrir une compensation !

En échange de tout ce que vous nous apportez, acceptez ce que nous avons, une patrie libre et des cœurs aimants. Voyez ce vent qui soulève des tourmentes sur la montagne, ou ride le lac et enfle les voiles, ou nous apporte les parfums des bois et nous rafraîchit après

les chaleurs du jour; c'est le souffle de la liberté. Voyez ces hommes qui récoltent la moisson ou bèchent la vigne, cultivent les arts nécessaires à la vie ou la science, aliment de l'âme, élèvent la jeunesse pour l'avenir du pays ou gouvernent leurs égaux sous l'autorité du seul maître, la loi; ce peuple, c'est une famille. Voyez ces prairies fertilisées par l'art, ces champs labourés avec tant de constance, ces collines opulentes grâce à un labeur ardent, tout appartient à des hommes qui travaillent et recueillent, à des hommes qui sont des citoyens, tout cela est une patrie. Nous vous l'offrons en même temps que l'affection de nos âmes. Arrêtez sur notre sol, heureux par la liberté, votre tente voyageuse battue par l'orage; que votre famille trouve sous le ciel du canton de Vaud, la paix et le bonheur; soyez notre frère.